L'*Autre* bilingue (ou plurilingue) de naissance : stéréotypes d'une identité hors-normes

Felicia DUMAS*

Key-words: *identity, stereotype, bilingualism by birth, representation, multilingualism*

Stéréotypes et identité

Par stéréotype, nous comprenons ici une représentation collective figée (une croyance partagée), qui peut revêtir des formes diverses selon l'appartenance culturelle et le niveau d'études (l'éducation et l'appartenance socio-professionnelles) des individus. Il est défini (dans les sciences sociales) comme un ensemble d'images « préconçues et figées, sommaires et tranchées, des choses et des êtres que se fait l'individu sous l'influence de son milieu social » (Morfaux 1980 : 34). C'est une façon de se représenter l'image de l'autre (implicitement par rapport à soi), produite par les membres d'une communauté. Dans notre cas, cette image de l'autre – différent, parce qu'il parle deux ou plusieurs langues depuis sa naissance – est construite en général par les membres d'une communauté monolingue, qui ont peur du bilinguisme (et à partir de lui, du plurilinguisme) à cause du fait qu'il est « différent ». Cet *autre* bilingue (ou plurilingue de naissance) ne rentre pas dans le moule représentationnel commun, ordinaire ; alors, il fait peur, il intrigue par ce qu'il est. Ce qu'il est fait référence à son identité, à sa construction identitaire qui ne correspond pas aux normes « habituelles », conçues – en général – comme monolinguistiques et monoculturelles. Le concept d'identité, très discuté à l'heure actuelle (et disputé par plusieurs paradigmes scientifiques), est assez difficilement définissable, tout en restant étroitement lié aux représentations de l'autre, de l'altérité. On pourrait considérer que l'identité d'un bilingue (ou d'un plurilingue) de naissance serait constituée d'un ensemble de traits caractéristiques qui permettraient de reconnaître l'individu en question en tant que locuteur capable de se servir de deux (ou de plusieurs) codes linguistiques dans la vie de tous les jours (depuis sa naissance) et d'établir son individualité bi- (ou pluri)linguistique (et, respectivement biculturelle) au regard des autres. C'est donc toujours devant l'altérité que se construit et s'affiche (par la suite) l'identité. La peur et « le souci » qui apparaissent au niveau des stéréotypes (et des représentations) construits à l'égard des bilingues et des plurilingues en général et de naissance en particulier sont sous-tendus par

* Université «Alexandru Ioan Cuza» de Iaşi, Roumanie.

„Philologica Jassyensia", An VII, Nr. 1 (13), 2011, p. 149–157

BDD-A983 © 2011 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-04 19:45:20 UTC)

l'impression d'une construction identitaire particulière, hybride, de la mixité, non-claire, du « ni... ni ».

A l'âge adulte, le bilingue de naissance est représenté comme un individu qui maîtrise de façon parfaitement égale et équilibrée deux codes linguistiques, partagé entre deux horizons culturels, qui pulvérise l'image d'une construction identitaire monoculturelle, monolithique, à la limite presqu'ethnique. Par représentation, nous comprenons ici, avec Danièle Moore, Bernard Py et F. Elejabarrieta, « une activité d'interprétation et de construction qui produit une connaissance » (Deschamps, Beauvois 1996 : 137), activité « liée au déroulement des phénomènes concrets, des expériences personnelles des sujets » (Moore 2001 : 69).

De plus, cette idée de « perfection » exclut tout « mélange » entre les langues, manifesté de façon toute naturelle chez les bilingues en situation de communication bilingue, sous la forme des marques transcodiques (des alternances codiques et des interférences) (Causa 2002 : 32)[1]. Danièle Moore l'affirme, parmi d'autres :

> Les pratiques bi-/plurilingues ont été souvent stigmatisées socialement (on a longtemps pensé que les passages d'une langue à l'autre dans le discours constituaient les manifestations du mauvais contrôle de l'une et l'autre langue, et des traces d'incompétence linguistique) ; on reconnaît désormais qu'elles reflètent l'hypersensibilité du locuteur aux données contextuelles qui entourent son discours (Moore 2006 :102).

Pendant son enfance, lorsqu'il est en train de devenir bilingue (ou plurilingue de naissance), le même individu est représenté comme un locuteur hors-normes, qui ne maîtrisera jamais bien aucune des deux langues qu'on est en train de lui « apprendre », ou plutôt, ni l'une... ni l'autre. Derrière tout individu bilingue ou plurilingue de naissance, on retrouve une politique linguistique de sa famille – de ses parents –, une option et un choix délibérés et plutôt courageux, qui dans la plupart des cas ne sont pas vraiment encouragés. Le courage suppose non seulement les efforts dispensés sans répit pour élever un enfant dans le bilinguisme (ou le plurilinguisme) depuis sa naissance, mais aussi faire face à l'ensemble des représentations concernant les « dangers » psychologiques du bilinguisme, manifestés par le fait de mélanger les deux langues, la mixité linguistique et culturelle, le choix d'être différent des autres. Anna Lietti parle de préjugés dans son livre-plaidoyer pour une éducation bilingue (Lietti 2006)[2]. Barbara Abdelilah-Bauer, universitaire, diplômée en linguistique et en psychologie sociale, fondatrice du Centre d'animation et d'information sur le bilinguisme et éditrice du site www.enfantsbilingues.com, emploie quant à elle le syntagme d'idées reçues, dont elle mentionne les plus courantes (qui portent pratiquement toutes sur le bilinguisme de naissance !) sur son site: « Un enfant qui apprend deux langues à la fois ne se sentira jamais à l'aise dans aucune ». « Un vrai bilingue (*qu'est-ce que cela veut dire ?*) ne mélange jamais ses deux langues. Ceux qui mélangent ne maîtrisent aucune des deux langues correctement ». Défini par le dictionnaire Trésor de la

[1] C'est Georges Lüdi qui propose d'appeler l'ensemble des marques qui apparaissent dans une situation de communication bilingue marques transcodiques : « Les marques transcodiques, regards nouveaux sur le bilinguisme », dans Lüdi (1987 : 8).

[2] Le chapitre III, *Le bilinguisme rend-il idiot ?*

BDD-A983 © 2011 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-04 19:45:20 UTC)

langue française[3] en tant « qu'opinion hâtive et préconçue souvent imposée par le milieu, l'époque, l'éducation, ou due à la généralisation d'une expérience personnelle ou d'un cas particulier », le préjugé est une forme d'idée reçue, induite en général par les représentations des membres d'une communauté, d'un milieu social. Ce sont les idées reçues, les préjugés et les représentations qui alimentent et construisent les stéréotypes qui fonctionnent au niveau collectif, à l'égard des bi- et des plurilingues de naissance, et jouent le rôle de « prêt-à-penser » (Amossy 1991), en matière de représentation.

Voyons un exemple de préjugé évoqué par la journaliste Anna Lietti (sur l'enfant bilingue en devenir):

> Une mère de langue française ayant récemment déménagé en terre germanophone raconte l'accueil réservé à son fils par le nouvel instituteur : « Il m'a tout de suite prédit que le changement de langue allait entraîner les pires malheurs, dyslexie, bégaiement, retard insurmontable. Bref, mon enfant allait devenir idiot ! » [...] L'anecdote n'a rien d'exceptionnel. [...] Une grande peur entoure le bilinguisme. Beaucoup de gens sont persuadés qu'il constitue un handicap, une infériorité psychologique. Et lorsque le soupçon ne vise pas à proprement parler les facultés intellectuelles, ce sont les compétences linguistiques qui sont mises en cause. Un enfant qui entre trop tôt en contact avec une deuxième langue ne saura jamais bien ni l'une ni l'autre (Lietti 2006 :77).

La peur est irrationnelle ; en général, on a peur de quelque chose qu'on ne comprend pas, qu'on n'arrive pas à passer par le filtre de la raison. On a peur de l'inconnu, de la différence. Cette peur qui entoure le bilinguisme se manifeste notamment à l'égard des bilingues de naissance en devenir, lorsqu'ils sont enfants, surtout à cause des interférences normales faites par ceux-ci entre les deux langues qu'ils sont en train d'acquérir et qui s'arrêtent en général vers l'âge de sept ans. Ce mélange fait peur aux *autres* non-bilingues ou monolingues, qui représentent un groupe hétérogène et divers : différents membres de la famille, les acteurs du système d'enseignement, des amis ou des collègues, etc. C'est une peur sous-tendue à la fois par l'ignorance[4] et par la différence, par l'altérité. Fort heureusement, les bilingues (et les plurilingues de naissance) sont le produit de familles extrêmement intelligentes –en général mixtes-, ayant compris les atouts immenses du bilinguisme (d'abord) et du plurilinguisme (par la suite) pour leurs enfants. De nombreux titres d'ouvrages qui traitent du bi- et du plurilinguisme y font référence, en mentionnant (de façon explicite) l'idée de survie, de témoignage-plaidoyer en faveur d'une éducation bi- et plurilingue, ainsi que le rôle essentiel de la famille: *Pour une éducation bilingue. Guide de survie à l'usage des petits européens* (Lietti 2006) ; *Enfances plurilingues. Témoignage pour une éducation bilingue et plurilingue* (Dalgalian 2000) ; *Le défi des enfants bilingues : Grandir et vivre en parlant plusieurs langues* (Abdelilah-Bauer 2006) ; *Du bilinguisme en famille au plurilinguisme à l'école* (Hélot 2007). Dans une Europe de plus en plus métissée et

[3] Consulté en version électronique : http://atilf.atilf.fr.

[4] Les études en neurolinguistiques ont prouvé déjà le fait que les capacités intellectuelles des bilingues – surtout des bilingues parmi les plurilingues – sont nettement supérieures à celles des monolingues, les bilingues étant particulièrement doués pour les sciences exactes, surtout pour les mathématiques (Dumas 2010).

BDD-A983 © 2011 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-04 19:45:20 UTC)

confrontée à la migration économique, le bilinguisme et à partir de lui le plurilinguisme représentent des atouts linguistiques et culturels incontestables pour l'intégration et une bonne réussite socio-professionnelle de plus en plus de jeunes, qui se voient obliger à aller chercher du travail en dehors de leur pays. C'est donc en termes de survie linguistique au niveau des situations de la vie quotidienne vécue dans un pays différent (mais dont on connaît la langue en tant que bilingue ou plurilingue), ainsi que de réussite professionnelle (dans l'Union Européenne, par exemple, de plus en plus d'institutions réclament des compétences plurilingues pour leurs futurs employés) que s'expriment et se manifestent ces atouts.

La « pensée pure »

Mais qui sont ceux qui émettent les jugements de valeur et les représentations plutôt négatives, qui véhiculent les préjugés et les idées reçues, en créant ainsi les stéréotypes (nourris, comme nous l'avons déjà vu, de l'ignorance et de la peur de l'altérité, de la différence) ? Dans la plupart des livres sur le bi- et le plurilinguisme, ils sont interprétés comme les représentants de « la pensée pure », d'une norme monolinguistique et monoculturelle, homogène et monolithique. Voyons le cas d'Elias Canetti, mentionné par Anna Lietti :

> En 1905 naît dans la ville bulgare de Ruse, sur le Danube inférieur, un enfant bien parti pour devenir un pauvre « ni... ni » : juif sépharade espagnol, il passe les premières années de sa vie dans un invraisemblable creuset de langues. « On en parlait sept ou huit différentes rien que dans notre ville ». [...] Elias Canetti apprend donc d'abord l'espagnol et le bulgare, puis, à six ans, à la faveur d'un déménagement à Manchester, l'anglais, mais aussi le français, grâce à un professeur français. [...] à huit ans, Elias Canetti est « né à l'allemand », qui devient « sa langue de prédilection». Plus tard, à Zurich, il apprend le dialecte. [...]
>
> Il est vrai qu'Elias Canetti incarne tout ce que la « pensée pure » rejette : le juif errant, le bâtard culturel, le cosmopolite (Lietti 2006 : 63–64).

Nous avons là une représentation de l'autre bi- et plurilingue (de naissance) vu comme un hybride, comme l'opposé d'une identité monolithique. Il s'agit de l'image rejetée du « ni... ni ». Le *pauvre* « ni... ni », qui est digne de compassion, d'être plaint, parce qu'il ne sera jamais « un ». Dans le cas très précis d'Elias Canetti, pour la représentation de sa construction identitaire, nous avons un élément supplémentaire, celui de son appartenance à une communauté religieuse (et ethnique) précise, en tant que juif. A partir de là, le mélange culturel implicitement associé aux compétences plurilingues acquises grâce à des circonstances diverses (plurilinguisme local, voyages, politique plurilingue délibérée de la famille) mène à une représentation identitaire de la mixité, d'une trop grande liberté d'expression, non-circonscrite par un moule national, ethnique, telle qu'elle est conçue par la « pensée pure ». A l'opposé de l'image du « ni... ni », on devine en fait celle d'une référence linguistique et nationale unique, presque pure. Or, l'idée de la pureté transposée à ce niveau risque de s'avérer extrêmement dangereuse...

Ne nous leurrons pas, une image biculturelle, du « et l'un et l'autre » bénéficie du même traitement surprenant et plutôt intolérant, comme on peut le voir entre

BDD-A983 © 2011 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-04 19:45:20 UTC)

autres du témoignage du célèbre écrivain franco-libanais Amin Maalouf, mentionné dans l'un de ses livres :

> Depuis que j'ai quitté le Liban pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt libanais ». Je réponds invariablement : « L'un et l'autre! ». Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays [...] (Maalouf 1998).

On remarque ici le fonctionnement du même préjugé concernant l'option presqu'obligatoire (au regard des autres) pour une ou pour l'autre appartenance culturelle (et nationale) que devraient manifester les bilingues, comme si une simple et normale « cohabitation » des deux serait difficilement envisageable. Le biculturalisme affirmé de façon explicite par cet écrivain est prôné depuis une bonne vingtaine d'années dans la plupart des études sur le bilinguisme (et le plurilinguisme). Les bilingues (surtout ceux de naissance) participent normalement à la vie de deux cultures, auxquelles ils appartiennent implicitement par l'emploi de leurs deux langues et explicitement, grâce aux efforts faits par les parents de les initier également sur la voie des acquisitions culturelles (concrétisés le plus souvent dans de véritables stratégies familiales, qui accompagnent de façon logique les stratégies de transmission distincte des deux langues). C'est François Grosjean qui propose une belle définition de l'être biculturel, dans un article consacré justement aux rapports très étroits qui existent entre le bilinguisme et le biculturalisme :

> La personne bi- (pluri)lingue se caractérise par trois traits distinctifs : a) elle participe, au moins, en partie, à la vie de deux cultures et ceci de manière régulière ; b) elle sait adapter, partiellement, ou de façon plus étendue, son comportement, ses attitudes, son langage à un environnement culturel donné ; c) elle combine et synthétise des traits (attitudes, croyances, valeurs, goûts et comportements) qui proviennent de l'une ou l'autre culture et se combinent tandis que d'autres n'appartiennent plus ni à l'une ni à l'autre mais sont la synthèse des deux. C'est cet aspect de synthèse qui reflète sans doute le mieux l'être biculturel (Grosjean 1993 : 14).

C'est dans le sens de cette synthèse que l'on comprend très bien l'image employée par Amin Maalouf, qui se considère à la lisière de deux pays (et implicitement, de deux cultures).

A notre tour, nous avons prôné l'importance identitaire et les atouts du biculturalisme dans quelques recherches ayant porté sur la transmission (ou la non-transmission) du roumain en tant que langue maternelle aux enfants nés dans les familles de Roumains (et mixtes, franco-roumaines) vivant en France (Dumas 2010). Au niveau du corpus fondamental de ces recherches (constitué d'une cinquantaine de familles), nous avons recensé plusieurs cas de familles monoculturelles[5] ou mixtes (franco-roumaines) qui ont choisi de façon délibérée de ne pas apprendre le roumain à leurs enfants nés en France, pour leur offrir une initiation linguistique exclusivement monolingue depuis la naissance, dans la langue du pays d'accueil, le français. Leur refus était justifié par le souci d'une bonne intégration scolaire et

[5] Dont les deux parents étaient Roumains.

BDD-A983 © 2011 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-04 19:45:20 UTC)

ensuite socio-professionnelle de leurs enfants, conditionnée par une bonne maîtrise de la langue française. Comme si la transmission du roumain au niveau d'un bilinguisme franco-roumain de naissance aurait pu empêcher ceci ! Dans ces cas, il y a deux facteurs très importants qui influencent cette politique linguistique triste et anormale (d'après nous) de la part de ces parents : l'idéologie monolingue qui règne en France au niveau des institutions d'enseignement, ainsi que les représentations complètement dévalorisantes de la langue roumaine qui fonctionnent dans ces familles. Le roumain est vu comme une langue minorisée (ou plutôt minorée) (Blanchet 2000 : 130)[6] et le bilinguisme de naissance dans lequel les parents en question auraient pu élever leurs enfants, comme un bilinguisme inutile, car sans conséquences pratiques (dans le sens de pragmatiques) au niveau du marché du travail en France, donc, des débouchés professionnels. En même temps, nous avons pu constater – à travers nos enquêtes – que la peur des mélanges entre les deux langues a joué également un rôle très important pour la non-élevation de ces enfants dans un bilinguisme franco-roumain de naissance ; de plus, bon nombre de ces parents nous ont avoué qu'ils n'étaient pas contre l'idée d'un bilinguisme tardif[7], construit après une bonne acquisition du français, mais avec d'autres langues européennnes, plus valorisées (car représentées comme étant porteuses de plus de chances pour la réussite de la vie socio-professionnelles des enfants en question, donc réellement utiles). L'idée de valeur (et de représentation dévalorisante du roumain[8]) est corroborée dans leur cas à celle du refus d'un biculturalisme franco-roumain, dans le but d'une construction identitaire voulue et conçue comme purement française pour ces enfants, par des parents qui n'envisageaient plus de rentrer en Roumanie. Ils mettaient ainsi les bases d'une construction identitaire conforme à la pensée pure, de « l'uniquement » français, à travers une intégration par assimilation complète de leurs enfants dans la société française de leur accueil. « Pour leur bien ! »[9].

[6] « Pour moi, une langue est minoritaire quand elle est à la fois minorée et minorisée, et uniquement quand les deux phénomènes se produisent conjointement. La minoration est une question de statut (qualitative) ; une langue est minorée quand son statut social diminue par rapport à celui d'une autre dont le statut est plus élevé. La minorisation (quantitative) est une question de pratique : une langue est minorisée quand l'ensemble des pratiques, évaluées en nombre de locuteurs, ou en productions (orales et écrites), ou encore en interactions possibles dans la vie quotidienne diminue (par rapport aux pratiques d'une autre dont le nombre est plus élevé) ».

[7] Ou consécutif ; on parle de ce type de bilinguisme lorsque l'enfant acquiert d'abord une langue puis une autre, notamment dans le cas des enfants issus de l'immigration ou des personnes qui déménagent dans un autre pays (des migrants, même à l'âge adulte). Il faut préciser néanmoins que la notion de bilinguisme consécutif (ou séquentiel) a été créée au départ pour définir les comportements bilingues des enfants qui parlent une langue à la maison étant par la suite scolarisés dans une deuxième langue, ou des enfants qui acquièrent une deuxième langue après la première (Dumas 2010 : 43–44).

[8] Sous-tendue par un imaginaire linguistique et culturel d'annihilation de la langue roumaine, en tant que support linguistique d'une culture « mineure », et marque linguistique de l'appartenance à un peuple mal vu en France, non-civilisé (Dumas 2010 : 157).

[9] Corpus d'enquêtes enregistrées en 2008.

BDD-A983 © 2011 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-04 19:45:20 UTC)

Le plurilingue de naissance et l'identité plurielle

Voyons également les reflets du même stéréotype d'une identité hors-normes, hybride, manifesté cette fois-ci à l'égard d'un plurilingue de naissance, tels qu'ils sont surpris à travers son témoignage personnel, à l'âge adulte. Il s'agit du linguiste australien Stephen A. Wurm (d'origine hongroise), qui parlait quarante langues étrangères[10], interviewé en français par la journaliste Anna Lietti, dans sons passionnant livre – « guide de survie à l'usage des petits européens » :

> *Combien de langues maternelles avez-vous ?*
>
> Dix, que je maîtrise de manière égale : l'allemand, l'anglais, le hongrois, le turc, le chinois, le norvégien, l'espagnol, le russe, une langue indigène de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, le kiwai, et également l'actuelle langue officielle de ce pays, le tok pisin.
>
> *Qu'appelez-vous langues maternelles* ?
>
> Ce sont pour moi des langues complètement naturelles, que j'ai parlées pour la première fois sans réfléchir, sans rien connaître de leur grammaire, comme le fait n'importe quel enfant. [...]
>
> *Revenons à vous: où est votre identité dans tout ça?*
>
> Vous savez, on confond souvent identité et peur de l'autre. [...] Cela dit, quand on me demande qui je suis, je réponds : je suis australien. Bien. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Sur quinze millions et demi d'Australiens, sept millions sont des immigrés de la première génération, ou de la deuxième, arrivés avant l'âge de deux ans. Un Australien se définit comme quelqu'un qui veut être australien. [...]
>
> *Comment définiriez-vous le plaisir que vous retirez de votre connaissance de tant d'idiomes ?*
>
> Je suis chez moi partout. C'est ça, je ne peux pas mieux dire : mon plaisir, c'est ce sentiment d'appartenance (Lietti 2006 : 106–110).

On a affaire ici à l'imaginaire linguistique[11] d'un plurilingue de naissance, adulte, conscient (au niveau d'une réflexion métalinguistique) des atouts de ses compétences plurilingues[12]. La question de la journaliste touche au même problème de l'identité, qui n'est plus perçue comme « unique » et facilement « repérable », mais comme une identité hors-normes, dans le sens d'hybride. La réponse du linguiste plurilingue reprend l'idée de la peur de l'altérité qui est très différente ; il s'identifie à un pays, à un peuple (« je suis australien ») qui est très métissé, fortement marqué par l'émigration économique. Il introduit également une idée très intéressante, de l'affichage identitaire, qui relève de la volonté de l'individu en question de vivre et de se revendiquer d'une culture (ou de plusieurs) très précise(s) ; il la met en relation avec le sentiment de l'appartenance, qui confère la sécurité d'être chez soi, et dans son cas très particulier de plurilingue, de pouvoir s'installer à l'intérieur d'une identité plurielle, d'approcher l'altérité en

[10] Il est décédé en 2001.

[11] Nous récupérons ici le concept et la théorie de l'imaginaire linguistique proposés par la linguiste française Anne-Marie Houdebine et qui nous ont beaucoup servi dans le cadre de nos recherches sur le bilinguisme franco-roumain (Houdebine-Gravaud 1998).

[12] Il raconte également le fait qu'il travaille toutes ses langues, de façon à ne pas les oublier.

BDD-A983 © 2011 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-04 19:45:20 UTC)

l'apprivoisant, de l'intérieur d'une identité multiculturelle, affichée en tant que synthèse personnelle d'une multitude d'identités « nationales ».

En guise de conclusion

Certes, le cas de Stephen Wurm est exceptionnel ; toutefois, sa réflexion en matière d'identité plurielle, construite selon les compétences culturelles sous-jacentes à des compétences plurilinguistiques, va dans le sens de notre plaidoyer personnel[13] pour les atouts immenses du bilinguisme de naissance (doublé d'un biculturalisme), et à partir de lui, du plurilinguisme. Les grands spécialistes dans le domaine, notamment suisses et canadiens, l'ont bien compris et le répètent sans répit dans leurs ouvrages :

> A condition qu'il soit pédagogiquement soutenu, le bilinguisme n'est pas seulement un atout et une chance pour les enfants concernés, mais pour l'ensemble de la société d'accueil. [...] Il est inutile d'insister encore sur notre conviction que le bilinguisme représente une richesse potentielle importante pour tout le monde et que les enfants plongés dans un environnement bilingue ont de la chance (Lüdi, Py 2002 : 185).

A partir de leurs recherches et de la reconfiguration des besoins économiques des nouvelles sociétés européennes, la didactique des langues étrangères (et avec elle celle du FLE) se donne de plus en plus comme enjeu fondamental l'efficacité pédagogique en matière de formation au plurilinguisme. Nous sommes personnellement persuadée que dans quelques années, en Europe, les bilingues de naissance seront devenus la norme par rapport à laquelle on repensera le monolinguisme et l'*autre* monolingue, et non plus l'inverse. Sans (trop de) préjugés, ou stéréotypes, peut-être...

Bibliographie

Abdelilah-Bauer 2006 : Barbara Abdelilah-Bauer, *Le défi des enfants bilingues. Grandir et vivre en parlant plusieurs langues*, Paris, La Découverte.

Amossy 1991 : Ruth Apossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan.

Blanchet 2000 : P. Blanchet, *La linguistique de terrain. Méthode et Théorie. Une approche ethno-sociolinguistique*, Rennes, PUR.

Causa 2002 : Maria Causa, *L'alternance codique dans l'enseignement d'une langue étrangère. Stratégies d'enseignement bilingue et transmission de savoirs en langue étrangère*, Berne, Peter Lang.

Dalgalian 2000 : Gilbert Dalgalian, *Enfances plurilingues. Témoignage pour une éducation bilingue et plurilingue*, Paris, l'Harmattan.

Deschmaps, Beauvois 1996 : J.-Cl. Deschamps, J.L. Beauvois, *Des attitudes aux représentations sociales*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

Dumas 2010 : Felicia Dumas, *Plurilinguisme et éducation en français. Réflexions théoriques et analyses de cas*, Iaşi, Junimea

Grosjean 1993 : François Grosjean, « Le bilinguisme et le biculturalisme : essai de définition », dans *Tranel*, 19.

[13] Qui caractérise également l'ensemble de nos recherches sur le bilinguisme franco-roumain.

BDD-A983 © 2011 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-04 19:45:20 UTC)

Hélot 2007 : Christine Hélot*, Du bilinguisme en famille au plurilinguisme à l'école*, Paris, l'Harmattan.
Houdebine-Gravaud 1998 : A.-M. Houdebine-Gravaud, « L'imaginaire linguistique : questions au modèle et applications actuelles », dans *Limbaje şi comunicare*, III, *Expresie şi sens*, Iaşi, Editura Junimea.
Lietti 2006 : Anna Lietti, *Pour une éducation bilingue: Guide de survie à l'usage des petits Européens,* Paris, Payot et Rivages.
Lüdi 1987 : Georges Lüdi (dir.), *Devenir bilingue – parler bilingue*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
Lüdi, Py 2002 : Georges Lüdi, B. Py, *Être bilingue,* 2ème édition revue, Berne, Peter Lang.
Maalouf 1998 : A. Maalouf, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset.
Moore 2001 : Danièle Moore (éd.), *Les représentations des langues et de leur apprentissage: références, modèles, données et méthodes*, Paris, Didier.
Moore 2006 : Danièle Moore, *Plurilinguisme et école,* Paris, Didier.
Morfaux 1980 : L.M. Morfaux, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences sociales*, Paris, Armand Colin.

The *Other*, Bilingual (or Multilingual) by Birth – Stereotypes of an Atypical Identity

We propose a reflection on different forms of stereotypes and representations that still function in contemporary society, with regard to individuals that are bilingual or multilingual by birth. These forms are associated with the fear and "the worry" of an atypical (commonly hybrid) otherness, defined in terms of identity construction. Our reflection will focus not only on multiple examples mentioned in specialized literature (in terms of bi- and multilingualism), out of which some names are quite famous: the writer Elias Canetti or the linguist S. Wurm (who spoke forty foreign languages), but also on common cases.

BDD-A983 © 2011 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-04 19:45:20 UTC)